

La Feuille

PRINTEMPS

2015 n°11

LE MOT DU PRÉSIDENT

QUELQUES INFORMATIONS SUR NOTRE BILAN 2014

L'ACTUALITÉ DES JARDINS

Parasites émergents : alerte aux nouveaux envahisseurs

Une année chez les abeilles

Le bottin mondain des plantes

Des obtenteurs normands oubliés

Les géraniums vivaces

Les jardins du Manoir de la Bonnerie

De l'art d'accomoder les roses avec des vivaces

JARDINS D'AILLEURS

Le jardin botanique de Kirstenbosch, au Cap

La recette du potager d'Outrelaise

LES ÉVÉNEMENTS

Visite de parcs d'exception en région parisienne

PUBLICATIONS

LES ÉVÉNEMENTS À VENIR

LE MOT DU PRÉSIDENT

Nos jardins sont vulnérables.

Leur beauté dépend du paysage alentour. Notre meilleure protection réside dans notre union (UPJBN). Celle-ci fait partie de la Commission Régionale du Patrimoine et des Sites (CRPS) à Caen et utilise toutes les ressources de la fédération nationale des parcs et jardins (CPJF) pour préserver les abords des jardins.

Constituer une association forte et nombreuse est une assurance indispensable et permet une large influence. La cotisation annuelle de l'UPJBN représente 5 € par mois. C'est bien peu au regard des actions entreprises mois après mois pour connaître les dangers et les moyens d'y remédier.

Voyages, rencontres, ateliers sont des activités plaisantes et conviviales. Elles ne doivent pas faire oublier la mission principale de notre union, la préservation des paysages autour de nos jardins.

Didier Wirth



QUELQUES INFORMATIONS SUR NOTRE BILAN 2014

Au 31 octobre 2014, date de fin d'exercice, l'Union des Parcs et Jardins de Basse-Normandie comptait 275 membres répartis comme suit : 187 dans le Calvados, 48 dans l'Orne, 23 dans la Manche et 17 dans d'autres départements.

Durant cet exercice, 24 nouveaux adhérents, essentiellement dans le Pays d'Auge, nous ont rejoints et 12 950 € de cotisations ont été enregistrés.

Le bilan 2014

Le compte de résultat 2014 de l'association se révèle positif avec des comptes équilibrés et sains.

Les produits totalisent 32 861 €. Ils sont essentiellement dus aux activités qui représentent 60% des ressources, puis aux cotisations à hauteur de 40 %.

Les charges, d'un montant de 22 819 €, sont principalement constituées par la rémunération d'un poste à temps partiel et de ses charges annexes, soit 46 % des dépenses. Viennent ensuite les frais liés à l'organisation des activités (52%).

Le résultat net de l'exercice donne un bénéfice de 3 485 €.

L'UPJBN a organisé dix activités durant l'exercice : trois voyages à l'étranger et sept visites et/ou ateliers à travers les trois départements, et une bourse aux plantes à La Carneille (Orne). Au total, près de 200 personnes se sont inscrites aux activités.

Les adhérents ont également continué à profiter de l'invitation gratuite aux conférences de l'Institut Européen des Jardins et Paysages.

Comme tous les ans, l'UPJBN s'est associée à l'opération caritative Neurodon Jardins ouverts pour la Solidarité. Une somme de plus de 28 000 € a été récoltée au profit de la recherche sur les maladies cérébrales, dont 4 500 € en Basse-Normandie avec 24 jardins ouverts.

Collaboration également à la manifestation nationale Rendez-vous aux Jardins avec 87 jardins bas-normands participants et une forte implication de la Manche (55 jardins).

Enfin, le Président a tenu à rappeler le rôle le plus important de l'UPJBN : **la protection des paysages et la préservation des jardins.**

Dans l'action de cette mission, relevons notamment le combat mené contre le schéma régional éolien (SRE) de Basse-Normandie qui s'est poursuivi en 2014 et la représentation de l'UPJBN à la Commission Régionale du Patrimoine et des Sites (CRPS) de Basse-Normandie.

Pour toutes ces actions réalisées, Didier Wirth remercie l'ensemble des acteurs de l'association ainsi que le secrétariat pour leur investissement. Le Comité de rédaction de La Feuille est également remercié pour le travail collaboratif qu'il mène.

2015

Pour l'exercice 2015, l'UPBN présente un budget prévisionnel de 35 100 €. 15 000 € ont donc été budgétés en cotisations, avec pour rappel un montant unique à 60 €. Le reste proviendra des recettes liées aux activités.

Pour le prochain exercice, l'Assemblée a voté à l'unanimité le maintien de la cotisation à 60 € et la création d'un nouveau barème : 30 € pour les moins de 30 ans.

L'UPJBN, avec l'appui de ses trois groupes de délégués, proposera à nouveau voyages, visites de jardins bas-normands et en régions limitrophes, ateliers pratiques, bourses aux plantes, etc.

L'Assemblée Générale a également été l'occasion de réélire cinq administrateurs : Didier Wirth, Valérie Bédos, Isabelle d'Harcourt, Béatrice Saalburg et Hervé Fauchier-Delavigne.

Didier Wirth rappelle que le rôle majeur de l'association est la protection et la mise en valeur des sites remarquables. Ce rôle sera poursuivi à travers notamment l'action menée contre l'éolienne de Gratot pour laquelle les membres ont reçu un appel aux dons ; le partenariat avec d'autres associations régionales du patrimoine ; la collaboration avec la DRAC Basse-Normandie dans l'attribution et le renouvellement du Label Jardin Remarquable ; et sa présence renouvelée à la CRPS de Basse-Normandie.

Enfin, Didier Wirth informe l'Assemblée que l'UPJBN va effectuer une demande auprès des services fiscaux afin qu'elle soit reconnue d'intérêt général. L'association pourra alors délivrer des reçus fiscaux aux adhérents leur ouvrant droit ainsi à réduction d'impôts.

L'ACTUALITÉ DES JARDINS

Parasites émergents : alerte aux nouveaux envahisseurs

Par Marc Mennessier

©lefigaro.fr, 30/01/2015

Ce n'est pas qu'une impression. Le nombre d'insectes, de champignons, de bactéries ou de virus fossoyeurs de plantes en tous genres est en nette augmentation depuis une quinzaine d'années.

Agriculteurs, jardiniers, collectivités, amateurs ou professionnels : tous ne meurent pas mais tous sont frappés - pour reprendre le célèbre vers de La Fontaine - par ces parasites « émergents » ou « invasifs », venus des quatre coins de la planète.

Palmiers de la Côte d'Azur déplumés par un gros papillon argentin (*Paysandisia archon*), buis et marronniers défoliés par de voraces chenilles venues de l'Est, cerises et petits fruits impitoyablement dévorés par une cousine asiatique de la célèbre mouche drosophile, poireaux minés par les asticots d'une autre mouche, polonaise cette fois... : la liste ne cesse de s'allonger.

Côté maladies, le tableau n'est guère plus réjouissant. Dans les années 80, les ormes ont été décimés par la graphiose, un redoutable champignon (*Ophiostoma ulmi*) transmis par un insecte du bois, tandis que les platanes sont durement touchés par le chancre coloré (*Ceratocystis platanii*) importé lui aussi. Et que dire des frênes, carrément menacés de disparition par un autre champignon émergent (*Chalara fraxinea*) d'origine inconnue. À se demander s'il restera des arbres dans nos forêts...

Drôles de « touristes »

Dans son numéro de janvier-février 2015, la revue *Jardins de France*, éditée par la Société nationale d'horticulture de France (SNHF), consacre un dossier à cette épineuse question.

Elle dresse une liste de 116 espèces d'« insectes invasifs d'importance agronomique », introduites dans notre pays sur la période 2000-2014. Vertigineux ! La grande majorité de ces drôles de « touristes » à six pattes provient d'Asie (45%) et d'Amérique du Nord (15%). Il s'agit à 50% d'hémiptères (58 espèces), autrement dit de pucerons, psylles, cochenilles, aleurodes, cicadelles et punaises particulièrement nuisibles pour les plantes et bien souvent vecteurs de maladies, notamment virales.

Certes le phénomène n'est pas nouveau. Le mildiou de la pomme de terre, maladie provoquée par un micro-

organisme pathogène (*Phytophthora infestans*) importé d'Amérique, provoqua une effroyable famine en Irlande au milieu du XIXe siècle. Quelques décennies plus tard, le phylloxera (*Daktulosphaira vitifoliae*), un insecte originaire lui aussi du Nouveau monde, faillit décimer le vignoble français et européen. Sans parler du doryphore arrivé à Bordeaux pendant la première guerre mondiale dans les « bagages » des fantassins de l'oncle Sam... Mais force est de constater que le flux de ces « passagers clandestins » s'est nettement accéléré ces derniers temps.

Intensification des échanges commerciaux

« Le changement climatique, la modification des pratiques culturales, l'introduction de nouvelles espèces et, surtout, l'intensification des échanges commerciaux au niveau mondial, qui favorisent la dispersion des pathogènes et des ravageurs, sont autant de facteurs qui expliquent la fréquence accrue avec laquelle les phénomènes d'émergence sont observés, note Thierry Candresse, chercheur à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra) dans l'éditorial de Jardins de France. Cette tendance devrait malheureusement se poursuivre dans les années à venir, nécessitant une vigilance et une réactivité toujours accrue des jardiniers amateurs ou professionnels. »

D'où l'importance stratégique du Réseau d'épidémiosurveillance mis en place à l'échelon national et régional sous l'égide du ministère de l'Agriculture. Plus les jardiniers seront nombreux à participer à ce dispositif, en signalant la présence de parasites traditionnels ou émergents dans leurs massifs ou leur potager, plus la lutte gagnera en précision et en efficacité.

Trois générations par an

Même si elles sont loin d'être suffisantes, diverses actions préventives ou prophylactiques permettent, dans certains cas, de limiter les dégâts. En empêchant les femelles de pondre, la pose de filets à mailles très fines sur les cultures de poireaux permet, par exemple, de protéger ces braves légumes contre la redoutable mouche mineuse (*Phytomyza gymnostoma*) dont l'arrivée en France remonte à 2003.

L'incinération des feuilles de marronniers, à l'automne, permet également d'éliminer les chenilles et les chrysalides hivernantes de *Cameraria ohridella*. La chenille de ce minuscule papillon, observé pour la première fois en Macédoine en 1980, s'est répandue dans toute l'Europe comme une traînée de poudre. Et pour cause : ce lépidoptère réalise pas moins de trois

génération par an ! Mais le ramassage des feuilles mortes, très gourmand en main d'œuvre, est loin d'être systématique.

Drosophile asiatique

Tout aussi prolifique, la pyrale du buis (*Phytomyza gymnostoma*), un petit papillon nocturne d'origine chinoise arrivé en France en l'an 2008, sème la désolation dans nombre de parcs et jardins. Christophe Brua, président de la Société alsacienne d'entomologie cite le cas d'une haie de buis de 16 m de long sur laquelle pas moins de 10 litres de chenilles ont été récoltés manuellement!

Heureusement, « la destruction des chenilles par l'emploi d'insecticides conventionnels est facile », à condition de « bien traiter l'intérieur des arbustes », note Christophe Brua dans *Jardins de France*. En revanche, les insecticides bio à base de *Bacillus thuringiensis* ont, selon ce spécialiste, une « efficacité très variable ».

Mais il n'en reste pas moins vrai que, dans certaines situations, agriculteurs et jardiniers sont totalement démunis. Aucune parade n'existe encore pour contenir les assauts d'une drosophile asiatique (*Drosophila suzukii*), arrivée en France en 2010. Or cette petite mouche, voisine de la mouche à vinaigre, dont la larve se nourrit de baies, cause des dommages considérables sur les cerisiers, les fraisiers et les arbustes à petits fruits (cassissier, framboisier, groseillier).

Une chose est sûre : la multiplication de ces parasites émergents - qui n'est pas près de s'arrêter, bien au contraire - pose une redoutable question. Si la réduction de l'usage des pesticides est une nécessité, leur interdiction totale dans les jardins amateurs à compter du 1^{er} janvier 2022, comme le prévoit la récente loi Labbé, est-elle réellement opportune, sachant que les méthodes bio alternatives sont encore, dans bien des situations, largement insuffisantes ?



Une année chez les abeilles

Par Olivier Johanet

Il n'y a aucune raison pour que l'année commence le 1^{er} janvier ! Dans l'Histoire, l'année débutait le 1^{er} avril. Il en est de même encore dans certains pays pour l'année budgétaire.

Pour les abeilles, dans notre région dite tempérée, au climat océanique et doux, l'année commence avec le printemps. En fait, ce n'est pas à date fixe mais en fonction de la température extérieure que la ruche se dégourdit. Il faut que soit bien établie une température diurne de l'ordre de 12° pour que quelques éléments audacieux viennent aux nouvelles à l'extérieur de la ruche. Lorsque il fait 15° ou plus, la permission de sortie est donnée. Chacun se met à la tâche dans la ruche, et les butineuses sortent travailler.

La reine a préparé l'événement en se mettant à pondre dès que la température remonte dans la ruche, après un arrêt total de ponte en janvier et début février. Avec la hausse de la température, il est important pour la survie de la colonie que les abeilles d'été viennent remplacer rapidement les abeilles d'hiver. Il faut en effet une main d'œuvre dynamique et active pour remplir la ruche de miel et de pollen et ainsi reconstituer les réserves. Un très nombreux "personnel" est indispensable pour nourrir les larves d'abeilles et de reines, produire la cire pour fabriquer les cellules, nettoyer la ruche et la garder, etc.

Les beaux jours du printemps permettent donc aux abeilles d'aller à la recherche de nourriture. L'alternance de la pluie et du soleil, avec le réchauffement général, est propice à la croissance et l'épanouissement des plantes. Un temps trop sec et le nectar sera rare ! Trop humide et les abeilles auront du mal à s'éloigner de la ruche pour aller chercher une pitance peu dense.

Au printemps, les uns après les autres les bourgeons gonflent et débourent. Les fleurs apparaissent et accueillent les pollinisateurs, parmi lesquels les abeilles. Les chatons des saules et des noisetiers sont les premiers sollicités. Puis viennent les fleurs des arbres fruitiers et celles des champs. Les abeilles préfèrent de loin les fleurs en tube où leur trompe et leur langue font merveille pour aller chercher tout au fond le précieux nectar. Les fleurs plates les attirent peu car elles sont ouvertes à tous les vents et donc le nectar et le pollen y sont moins abondants.

Pendant les mois de printemps et d'été, la reine pond. Au bout de 21 jours, des abeilles émergent de leurs cellules et vont se mettre au travail. Il faut que le nectar et le pollen rentrent en abondance pour nourrir tout ce monde. Il n'est pas rare alors que le développement

démographique de la ruche provoque une véritable crise du logement ! L'essaimage sera la solution pour y remédier, même si c'est plutôt un inconvénient pour l'apiculteur. En effet, face à cette surpopulation, l'essaimage sera provoqué en mai-juin par le départ de la vieille reine qui va chercher un logis plus spacieux ailleurs avec une partie de la colonie, au risque souvent d'affaiblir significativement la ruche.

Une nouvelle reine émergera après 16 jours d'évolution dans une cellule dont la larve, durant une période larvaire de 6 jours, sera nourrie à la gelée royale. La colonie peut laisser émerger une autre reine encore, qui peu de temps après générera un autre essaimage (on parle alors d'essaimage secondaire, ou même tertiaire). L'affaiblissement peut devenir tellement critique que la ruche peut en mourir puisqu'après ces essaimages à répétition, un nombre trop faible d'individus ne pourra plus assurer la survie de la ruche.

C'est aussi pendant les mois de printemps que les jeunes reines vont chercher l'aventure pour revenir fécondées à l'occasion du vol nuptial.



Le début d'une grappe

Elles reviendront à la ruche avec une spermathèque pleine qui permettra de déposer des œufs fécondés au fond des cellules pendant près de 5 ans. Le printemps et l'été verront trois générations d'abeilles se succéder dans la ruche, puisqu'une abeille d'été vit environ 2 mois.

L'apiculteur prélève sa récolte de miel au plus fort de l'activité de la ruche, fin mai-début juin, après avoir posé les hausses (magasins à miel) sur les corps de ruche à la mi-avril. Une autre récolte est parfois possible à la fin août. Les corps de ruche ne sont jamais récoltés : ils emmagasinent les réserves indispensables des abeilles.

Mais à compter de fin août-début septembre, il faut laisser la place aux abeilles d'hiver. Tout d'abord la ruche se met en dispositif de survie et élimine toutes les bouches inutiles. Tous les mâles présents dans la ruche à cette période sont chassés hors de la ruche. Ils iront mourir à l'extérieur seuls, puisqu'ils sont devenus inutiles. Les abeilles d'hiver qui vivent de 4 à 6 mois vont émerger, plus grasses et plus poilues, pour faire face aux rigueurs de l'hiver. Elles vont butiner les dernières fleurs, dont le lierre souvent, très tard en septembre.

Lorsque les premiers froids arrivent, l'abeille qui ne dort jamais et n'hiberne pas, reste à l'intérieur de la ruche avec ses congénères. Toutes les abeilles se resserrent au centre de la ruche pour former ce qu'on appelle la grappe afin de se tenir chaud. Les abeilles situées à l'extérieur de la grappe sont régulièrement remplacées par les abeilles de l'intérieur de la grappe. Un roulement de solidarité est ainsi assuré. Les mouvements sont limités pour éviter toute consommation excessive d'énergie.

Les quelques rayons de soleil de l'hiver sont mis à profit par les abeilles pour aller se soulager lors d'une très courte sortie. La colonie n'a qu'un seul objectif : parvenir au bout de l'hiver et atteindre le réchauffement du printemps. Le nombre d'individus diminue considérablement pour atteindre environ 8 à 10 000 abeilles à la fin de l'hiver, alors que la ruche compte 60 à 80 000 sujets en été.

Et le cycle reprend avec le réchauffement. La reine réactive alors la ponte pour reconstituer la population. C'est une nouvelle année ! ...



Le bottin mondain des plantes

Par Guillaume Pellerin

Les plantes sont parfois baptisées du nom de personnalités marquantes qui se sont intéressées à la botanique. Leur nom se latinise, désigne une fleur précise et passe alors dans le langage botanique courant – ce qui leur assure une postérité... internationale. Citons quelques exemples.

L'**alströmère** porte le nom du botaniste suédois Clas ALSTROEMER qui vécut de 1736 à 1794.



Alstroemère

Le nom de l'**aubrieta** perpétue celui du peintre des jardins du Roi, Claude AUBRIET qui vécut de 1668 à 1743.

Le **bégonia** rend hommage à Michel BEGON passionné de botanique et grand mécène qui vécut de 1638 à 1710.

Le **buddleia** perpétue le nom d'Adam BUDDLE, pasteur et botaniste Anglais qui partagea ses activités de 1660 à 1715 entre ses ouailles et les plantes.

La **bougainvillée** nous rappelle le nom du comte de BOUGAINVILLE né à Paris en 1729 et mort en 1811 qui, à bord de « La Boudeuse », en 1766 fit le tour du monde et découvrit bon nombre d'îles du Pacifique.



Buddleia



Clarkia



Aubrieta

Le **camellia** immortalise le célèbre missionnaire autrichien fêru de botanique, Georges Joseph KAMEL qui vécut de 1661 à 1706 et dont le nom reste à jamais lié à cette plante persistante aux fleurs si délicates.

Le **clarkia** rend hommage à l'intrépide explorateur américain William CLARK qui vécut de 1770 à 1838 et parcourut le continent américain à la tête d'une escouade armée jusqu'aux dents pour répertorier et nous faire découvrir une flore jusqu'alors inconnue.

Le **dahlia** porte le nom de Andreas DAHL, botaniste suédois du 18^e siècle qui vécut de 1751 à 1789.

L'**escallonia**, arbuste persistant et fleuri idéal pour les haies, porte le nom de Antonio José ESCALLON y Flores, éminent botaniste espagnol qui naquit en 1745 et mourut en 1780.

Le nom de l'**eschscholtzia** fut donné par le poète et botaniste Aldebert von CHAMISO (1781-1838) en hommage à son ami prussien Johann Friedrich ESCHSCHOLTZ lui-même fêru de plantes et qui vécut de 1793 à 1831.

Le **forsythia** nous remet en mémoire le souvenir de William FORSYTH, Écossais, jardinier du Roi d'Angleterre, qui vécut de 1737 à 1804.

Le **fuschia** évoque Leonhardt FUCHS grand botaniste bavarois vivant de 1501 à 1566.

Le **godetia** évoque Charles Henri GODET, botaniste Suisse qui vécut de 1797 à 1879.

Le **lapageria**, charmante plante du Chili, porte le nom de jeune fille de l'impératrice Joséphine (1763-1814), née de LA PAGERIE qui apporta son soutien financier à bien des botanistes et artistes dont le célèbre dessinateur Redouté.

Le **lobelia** évoque Matthias de POBEL, médecin et botaniste hollandais entre 1538 à 1616.

Le **lonicera** : notre odorant chèvrefeuille porte le nom du botaniste Allemand Adam LONICER, contemporain de Matthias de POBEL, et qui vécut de 1528 à 1586.



Lapageria



Eschscholtzia

Le **magnolia** rend hommage aux travaux de Pierre MAGNOL médecin et botaniste Français (1638-1775).

Le **nicotinia**, notre tabac d'ornement, évoque Jean NICOT qui vécut de 1530 à 1600, grand voyageur et médecin de Catherine de Médicis, à qui il fit fumer des feuilles de tabac pour soulager ses migraines chroniques.

Le **robinia** évoque Jean ROBIN jardinier du Roi de France qui vécut de 1552 à 1629.



Robinia

Le **Saint Pollia** porte le nom du baron allemand Walter von SAINT PAUL-ILLAIRE botaniste et grand voyageur entre 1860 et 1910, tout comme ...

Le **zinnia** qui porte, lui, le nom d'un autre botaniste allemand Johann Gottfried ZINN qui vécut de 1727 à 1759.



Zinnia

Jardin Botanique de Vauville
50440 Vauville
jardin-vauville.fr

Des obtenteurs normands oubliés

Par Eric Lenoir

Dans mes recherches à propos des roses anciennes normandes, j'ai retrouvé chez les horticulteurs-obtenteurs les plus connus des écrits, des descriptifs, des lithographies ou des documents complètement oubliés ! Cela permet d'affiner les connaissances concernant les Oger, Levavasseur, Hamel, Lottin, Chauvel, Thierry, Stassin, Oudin et bien d'autres créateurs normands.

Mais à travers ces recherches, j'ai remarqué aussi qu'un nombre non négligeable d'obteneurs de roses apparaît tout au long de cette aventure qui dura plus d'un siècle. La Basse-Normandie a contribué à l'obtention de roses dans la pure lignée de l'exigence ou dans l'innovation.

Jean-Pierre Le Chevalier, Seigneur de Beaubisson, est un célèbre botaniste et le créateur du jardin des plantes d'Avranches. Lors de ses promenades dans l'Avranchin, il découvre un rosier dans une haie : elle est décrite comme il suit dans la catalogue de 1829 de Prévost fils de Rouen au n° 231 :

Rosa damascena '**La Constance**' - Cent feuilles d'Avranches - Rosa Peonoflora, C.- Centifolia incarnata, Pronv. - Duchesse de Grammont, C, en 1825: rameaux flexueux, étalés, diffus, très armés. Ovaire glabre. Fleur très grande, pleine ou multiple, rose clair et vif, à bords carnés, ordinairement inclinée.

Dans son catalogue de roses de 1826, M. Postel, horticulteur rue de la Bretagne à Caen, faubourg l'Abbé, précise qu'il vend aussi des roses de ses semis. Malheureusement, il ne dit pas lesquelles sont les siennes ; en revanche, il précise que le nom qu'il donne aux roses est bien celui donné par les obtenteurs. Il indique aussi que de nombreuses personnes sèment des roses soit par passion, soit par spéculation.

Le Creps, à Mathieu, a créé des roses. La Rose '**Le Creps**' décrite dans le catalogue de Gustave Thierry et classée parmi les Provins, avait un diamètre de 5 cm (ce qui la plaçait parmi les plus grandes), de couleur rose carné très frais et obtenue en 1832.

Je viens de découvrir qu'une rose avait été obtenue à Valognes. Un avoué, M. Bitot, présente à l'occasion de l'exposition d'horticulture des 5, 6, 7 & 8 juin 1857, un lot de roses coupées. On s'étonne qu'à cette date on puisse présenter d'aussi belles roses ! M. Bitot obtient une médaille d'argent deuxième module pour une rose de semis que le président de la société d'horticulture, séance tenante, propose de nommer '**Triomphe de Valognes**'. A ce jour, je n'ai pas encore le descriptif de cette rose.

En 1859, à Vire, un horticulteur, M. Lepetit, reçoit une médaille de bronze, donnée par l'association normande pour sa collection de roses. En 1862, à l'occasion d'une visite de la commission des sociétés d'agriculture et d'horticulture de Caen réunies, les membres constatèrent le mérite d'une rose hybride remontante, provenant des semis de M. Lepetit, à laquelle ils ont donné le nom de '**Olivier Basselin**'. Cette rose, faisant honneur au rédacteur des Vaux-de-Vire, est considérée disparue.

Jules Victor Delalande est référencé 'pépiniériste' dans l'arrondissement de Bayeux en 1887 et 1890, sur la Liste des pépiniéristes établie conformément à l'article 9 et 6 de la convention phylloxérique de Bernes, Ministère de l'agriculture, à Paris.

Il naît à Montebourg le 10 avril 1852. Son père est avocat à Valognes. Jules Victor Delalande décède le 17 novembre 1900, à l'âge de 48 ans. Disparaître si jeune ! Delalande a pourtant créé une rose à laquelle il a donné son nom en 1886 à Bayeux : cette rose décrite dans la revue horticole est classée parmi les multiflores, on dit que la fleur est très grande pour un rosier de cette catégorie. Mais ce qui est le plus remarquable, c'est que cette rose est remontante, ce qui en fait - à ma connaissance - le premier rosier multifleur remontant ! Je pensais avoir retrouvé ce '**Multifleur Delalande**' mais un détail botanique reste à vérifier - patience donc !



Mademoiselle Perrin était classée 'horticulteur amateur' dans les concours horticoles ; elle exerçait son art à Ecouché, Orne. Elle crée une rose mise au commerce le 1er novembre 1893 et à laquelle elle donne son nom : '**Mademoiselle Marie Perrin**' : hybride, remontant ; arbuste vigoureux, très florifère, feuillage d'un

beau vert clair non sujet à la rouille. Fleur moyennes plus souvent grandes, quelquefois par paquets de 3 à 5; double, globuleuses, d'un beau rose tendre argenté. Cette rose est commercialisée par Scipion Cochet, rien moins que cet horticulteur renommé, créateur de la célèbre revue 'Le journal des Roses'.

Marie Perrin crée en 1896 une autre rose remarquable, qu'elle dédie à Pierre Oger. Le '**Souvenir de Pierre Oger**' est un hybride remontant : arbuste très vigoureux et très remontant, fleurs très grandes, pleines, s'épanouissant très bien, de belle forme globuleuse à très grands pétales larges, ceux des deux ou trois rangs du pourtour enroulés en dehors ; coloris uniforme du plus beau rose vif, très frais, très odorante !

Ces deux roses sont considérées disparues aussi.

M. Lalisel, propriétaire à Octeville, avait présenté de jolis spécimens de roses en 1896, signalés par la revue scientifique.

Les graines de rosiers nains avaient été semées fin mars et les plantes étaient en fleurs dès le mois de juillet. Toutes les graines de M. Lalisel avaient réussi. M. Girard disait que plusieurs horticulteurs, et notamment le voyageur de M. Vilmorin, avait reconnu qu'ils n'obtenaient pas toujours d'aussi bons résultats. Malheureusement, à l'heure actuelle je ne sais pas si ces roses ont été nommées et si elles existent encore. On peut remarquer que cet horticulteur faisait des essais à propos d'un groupe de roses qui allait devenir, quelques années plus tard, si célèbre chez d'autres horticulteurs normands, les Levavasseurs à Ussy, avec la rose polyantha '**Mme Norbert Levavasseur**' en 1905.

Enfin, M. Philippe de Carteret Lecornu, rosieriste à Jersey, met en vente en 1913 au mois de novembre une rose '**Duchess of Normandy**' (hybride de Thé) : c'est un 'Dean Hole' à fleur jaune crème disait-on dans le Journal des Roses. Comme forme, vigueur et mode de végétation, cette nouveauté est identique à 'Dean Hole' dont elle se différencie par son superbe coloris jaune - un jaune aux tonalités variées, avec deux tons prédominants : le jaune d'or et le jaune saumon. Une remarquable particularité la concernant est que chez les fleurs coupées le jaune s'intensifie de jour en jour. Cette rose existe-t-elle encore sur l'île de Jersey ?

Quel dommage que nous n'ayons pas su conserver ces jolies fleurs. Pour certaines, elles étaient des pionnières, pour d'autres, le fruit de la patience et de l'exigence, pour toutes, celui de la passion ! Je reste persuadé que des roses considérées disparues sont encore présentes ici ou là dans les jardins. Je suis preneur d'écusson pour l'identification !

Jardin des Oubliées

14490 Balleroy

<http://roseancienormande.monsite-orange.fr/>



Les géraniums vivaces

Par Colette Sainte-Beuve

Le mot Géranium vient du grec « geranos » qui veut dire grue, à cause de la forme de la graine – d'où le nom souvent employé de « bec de grue ».

Il ne faut surtout pas confondre le géranium avec le pélargonium qui est souvent appelé géranium. Tous les deux sont de la famille des géraniacées, d'où la confusion. Mais ce sont deux « genres » différents. Le géranium a 10 étamines et le pélargonium en a 7. C'est un peu chinois mais c'est ainsi ! De plus, la plupart des pélargoniums n'est pas résistante l'hiver alors que le géranium, même s'il disparaît, revient à la surface dès le printemps.

Notre sujet concerne donc les géraniums.

Lorsque nous avons débuté la pépinière il y a plus de 40 années (1974), nous avons introduit le géranium que personne ne connaissait à l'époque. Cela grâce à un ami qui l'avait rapporté d'Angleterre. C'est alors que nous nous sommes pris de passion pour cette plante et que nous avons commencé la collection et la commercialisation.

Pourquoi cette passion ? Parce que cette plante offre beaucoup de qualités et qu'elle est indispensable dans le jardin. Sa fleur est gracieuse, simple, belle, riche en couleurs et inépuisable dans ses variétés. Elle apporte la fraîcheur et la modestie. Son feuillage est d'un vert tendre, quelquefois pourpre, forme un coussin sur lequel ressortent les fleurs. Il forme un véritable couvre-sol et évite les mauvaises herbes. Certains d'entre eux sont persistants (geranium endresii, g. oxonianum).

Comme je vous le disais, il existe une multitude de variétés (4 à 500 au moins). De quoi satisfaire le jardinier ! Je ne peux guère les énumérer tous, mais vais vous en citer quelques uns.

Certains vont tout spécialement à l'ombre : g. phaeum, nodosum, macrorrhizum, sylvaticum, wlassovianum. Ils forment un véritable tapis au pied des arbres et arbustes, ou au nord de la maison. D'autres sont mieux au soleil : g. psilostemon, Blue cloud, Brookside himalayense, Nimbus, les nombreuses variétés d'oxonianum, g. renardii.

Leurs couleurs varient du bleu clair au bleu foncé, du rose clair au rose plus soutenu allant jusqu'au rouge magenta et violet. Sans oublier le blanc. Seuls le jaune et l'orange sont absents au rendez-vous.

Il existe aussi une série de géraniums à plus petit développement que l'on utilise entre autres pour les rocailles ou bacs à plantes. Ce sont les g. sanguineum à très longue floraison et aux couleurs de pierre précieuse.

La multiplication des géraniums se fait surtout par division des touffes, soit au printemps ou à l'automne. Le semis n'est pas toujours facile à réaliser. Certains peuvent se multiplier aussi en bouture de racines (en particulier les g. sanguineum) en période hivernale.

Enfin, le travail d'entretien des géraniums consiste à rabattre les plantes après la floraison (certains refleurissent une deuxième fois). Cela évite aussi les semis spontanés qui risquent d'envahir un petit jardin.

En conclusion... Le mieux que je puisse dire pour conclure cette page un peu succincte, tellement le sujet est vaste, c'est de venir les voir à Castillon dans notre pépinière !



Les Jardins de Castillon
Plantbessin
14490 Castillon
www.jardinscastillonplantbessin.com



Les Jardins du Manoir de La Bonnerie (Essay, 61)

Par Sabine Dunais

Un groupe de passionnés de l'UPJBN a découvert avec beaucoup de plaisir les jardins de la Bonnerie un jour ensoleillé de la fin août dernier. Bien protégés dans leurs murs, ces jardins sont un havre de paix et d'harmonie. Nous avons été guidés par Sabine Dunais, propriétaire des lieux, créatrice et jardinière acharnée. Charmant moment, charmante visite. Laissons-la parler de son jardin...

Créés à partir d'une friche au cours de la dizaine d'années écoulées, les Jardins du Manoir de La Bonnerie présentent des facettes variées et cependant toutes en harmonie les unes avec les autres. D'une part, la rigueur mesurée d'une perspective à l'italienne dont le point d'orgue est un théâtre de verdure, réplique de celui de Villa Reale en Toscane (XVI^e s.), où se sont déroulés concerts et défilés de mode ; d'autre part, la fantaisie plus colorée des massifs qui épousent le léger dénivelé de la colline faisant face au pittoresque village médiéval d'Essay, dont les toitures de tuiles anciennes sont largement offertes aux regards.



Ainsi, à l'ordre des topiaires de formes variées, succède l'originalité de végétaux tels que l'échevelé *Cryptomeria Japonica* Araucarioïde, ou le Robinier faux Acacia *Twisty Baby*, la rareté d'un *Davidia* plus connu sous le nom d'arbre aux mouchoirs dont la floraison surprenante agrémente avec beaucoup d'élégance le mois de mai, et répond aux senteurs des *Magnolias* mauves, roses, jaune. Puis leur succèdent les iris (collection Cayeux), les pivoines (pépinières Rivière), la palette toute en nuances des hémérocales (*Le Clos du Coudray*), les rosiers...

Ah! les rosiers... Au nombre d'une centaine, certains sont inattendus sous nos climats tels que *Banksia* jaune et *Mermaid* accrochés à la façade du manoir, ou extraordinairement volubiles dans les vieux pommiers

avec Château du Rivau, *Apple blossom* qui n'a jamais aussi bien porté son nom : une cascade de fleurs d'un rose franc soutenu, pendant 5 semaines. Bien d'autres embaument les tonnelles du potager-verger-fleuriste, inspiré de la Renaissance.



Jardins de senteurs en toutes saisons : dès février c'est la fragrance des daphnées au feuillage panaché et persistant, le parfum de tubéreuse de *Viburnum Carlesii* en mars-avril ; plus présent encore, le *Prunus Lusitanica Augustifolia* (ou laurier du Portugal) ; plus discrets dans la journée, des clématites et des chèvrefeuilles *Henryi* ; parfum résolument insolent en septembre d'*Eleagnus Eibbengei*, et bien d'autres.

Impossible d'oublier toutes les vivaces étagées au pied des arbres et arbustes jusqu'au couvre-sol, choisis selon l'exposition adéquate au fil des années. Ce sont des centaines de variétés acquises au gré des découvertes et des besoins pour l'agrément de tel ou tel espace : spirées, bulbes, sauges, nepetta, fougères, *skimmia*, abutilon, hellébores, rhododendrons, acers, hortensias très divers dont *Anabelle*, et d'autres plantes de terre de bruyère... Quelle abondance !

Somme toute une création très personnelle, d'où l'Italie n'est jamais bien loin, non plus que la scénographie récurrente qui s'est imposée d'elle-même : là, un mini labyrinthe pouvait se lover pour épouser une courbe du vieux mur de pierres qui borde toute la propriété ; ailleurs une auge en granit devenue fontaine a trouvé sa place en contrebas d'une terrasse ornée de pots en terra cotta ; ailleurs encore, des bouleaux de Sibérie, à l'écorce presque parfaitement blanche ou des cyprès colonnaires pour donner de la verticalité.

Les jardins de la Bonnerie, ce sont aussi des chemins dérobés qui ne mènent nulle part, des marches inégales qui conduisent aux portillons partiellement cachés par l'exhubérance volontairement respectée de buissons fleuris, l'ombre de la petite bambouseraie, ou par contraste la lumière de certains espaces largement dégagés pour assurer la respiration indispensable à tout jardin.

Un domaine qui, à lire le livre d'or, est ressenti comme un lieu où règne une douce et harmonieuse sérénité.

www.lesjardinsdumanoirdelabonnerie.com

De l'art d'accommoder les roses avec des vivaces

Par Michel Gerest

Article issu du bulletin 32-33 de l'Association des Parcs et Jardins de Bretagne 2013-2014.

A l'issue de l'Assemblée générale, le paysagiste Michel Gerest a fait une conférence sur l'art d'associer et d'harmoniser roses et vivaces dans nos jardins, en illustrant son propos d'exemples tirés du jardin du Botrain qu'il connaît particulièrement bien. L'association porte sur les couleurs, les formes et les périodes de floraison. Dans les pages qui suivent nous reprenons les exemples qu'il a commentés pendant la conférence, en donnant en légende le nom du rosier et des vivaces qu'il propose de lui associer.



Campanula poscharskyana au pied des rosiers à droite 'Westerland' (orange) 'Rhapsody in Blue' (bleu violacé). A gauche 'Amber Queen' (Jaune d'or), 'Marjolaine' (Crème), 'Molineux' (Jaune pur).



Nepeta 'Six Hills Giant' devant R. 'Phyllis Bide' et *campanula lactiflora*.



R. 'Cornelia' avec *onopordon arabicum*



R. 'Golden Wings' et *campanula lactiflora*



R. 'Paul's Himalayan Musk'



R. 'Phyllis Bide' et delphinium 'Finsteraarborn'



R. 'Pink Prosperity' et polemonium coeruleum



R. 'Rose e Resbt' et stachys lanata



R. 'Sally Holmes' et Knautia macedonica



R. 'Norwich Castle' et crambe cordifolia



R. 'Rose e Resbt' et stachys lanata

JARDINS D'AILLEURS

Le jardin botanique de Kirstenbosch, au Cap (Afrique du Sud)

Par Valérie Bédos

Installé sur le flanc est de la Table Mountain, au Cap (Afrique du Sud), le jardin botanique du Kirstenbosch est le plus grand d'Afrique (plus de 500 hectares) et sans conteste le plus renommé. C'est un admirable conservatoire de la très riche flore d'Afrique australe.

La situation exceptionnelle du lieu l'avait fait remarquer depuis longtemps, dans un pays qui était depuis le XVII^e siècle une destination privilégiée des botanistes.

En 1898, Cecil Rhodes, propriétaire d'un vaste domaine, plante une longue allée de camphriers dans cet endroit qu'il aimait parcourir à cheval. À sa mort en 1902, il lègue sa propriété à l'État, pour la protéger de l'extension de la ville du Cap. 120 ans plus tard, la Camphor Avenue est monumentale, et accueille le visiteur à l'entrée.



Les débuts officiels du jardin datent de 1913, sous la direction active et éclairée de Henry H. W. Pearson (1870-1916), éminent botaniste formé à Kew Gardens. Du site primitif du jardin, il sut tirer parti au mieux : son orientation vers l'est, le sol (les éboulis des contreforts de la montagne), un microclimat tempéré, une topographie intéressante.

Tout de suite, le jardin eut la haute ambition de devenir un centre de recherche sur la flore de l'Afrique australe, la végétation et l'horticulture, ainsi que sur l'écologie des plantes. Plus tard, le rayonnement du jardin lui donna un rôle phare dans la motivation à l'environnement des jeunes générations.

Aujourd'hui, après des agrandissements successifs, le jardin occupe 520 hectares, dont une quarantaine aménagés en jardin botanique très organisé, avec de nombreux chemins. Le reste est occupé par la forêt

originelle et la végétation naturelle (le fynbos, plantes buissonnantes adaptées aux sols pauvres) ; la promenade y est facilitée grâce à plusieurs circuits aménagés.

Le dessin du jardin botanique est particulièrement harmonieux, et résulte de travaux titanesques entrepris dès le début de son existence – transports de terre et de pierres permettant de créer ou d'adoucir des pentes intéressantes. Travaux d'abord manuels, avec des mules comme seuls véhicules, puis motorisés.

La partie botanique rassemble presque uniquement des plantes originaires d'Afrique australe, et reflète l'extraordinaire biodiversité de l'Afrique du Sud, où se trouvent 22 000 à 24 000 espèces différentes – une des plus intéressantes « région florale » au monde. Quantités de nos fleurs et végétaux ont été acclimatés de cette région.

Au fil de la promenade...

Le jardin botanique est très aéré, les pelouses sont immenses et, grâce aux nombreuses allées, la circulation est facile entre les massifs à thèmes.

Tout près de l'entrée, le vallon est la plus ancienne partie du jardin – nombreuses fougères et plantes d'ombre, des cycas si typiques.

Le jardin des Protéacées, famille multiforme : protées, serrurias et leucadendrons. La Protée est la fleur nationale d'Afrique du Sud : très ressemblante à un artichaut, la protéée royale ou protéée géante est largement répandue dans la région ; ses fleurs sont d'une grande beauté et d'une grande variété de formes.



Protée

L'amphithéâtre des Cycacées (plantes fossiles) et le jardin des Éricacées (600 espèces de bruyères sud-africaines).

Dans l'Arboretum, le récent circuit de la Canopée permet de se promener à hauteur du sommet des arbres, grâce à un système de pont suspendu ; on y trouve des

exemplaires de l'arbre national d'Afrique du Sud, le yellowwood (*podocarpus latifolia*, 30 mètres de hauteur), une espèce en danger.

Le jardin des parfums : des plantes aux arômes et textures vraiment insolites.

Le parterre des plantes utiles : mille et une manières d'utiliser les plantes autochtones (infusions, cordes, vannerie, utilisations médicinales...).

Le jardin à sec (Water-wise Garden) propose une utilisation judicieuse de l'eau ainsi qu'une démonstration brillante de l'utilisation de l'ombre.

Le jardin des plantes succulentes.

Le Peninsula Garden présente la majorité des 2 500 plantes de la péninsule du Cap.

Le Jardin de rocailles expose les plantes grasses et les plantes à bulbes provenant d'Afrique du Sud.

La promenade du Fynbos : au-dessus du jardin botanique, des sentiers s'élèvent et font découvrir cette végétation si particulière et résistante (cycas) ; extraordinaires points de vue sur la Table Mountain et la ville.



Cycas

Et, bien sûr, des immenses serres présentent des collections de plantes grasses, plantes à bulbes, plantes alpines indigènes...

Le Kirstenbosch est d'une richesse inépuisable et d'une grande beauté. Il faut certainement y revenir plus d'une fois !

Henry Pearson est enterré dans le jardin. Sur sa tombe, l'épithaphe dit : « If ye seek his monument, look around ».



LA RECETTE DU POTAGER D'OUTRELAISE

Tarte à la rhubarbe

Ingrédients : 250g de farine

125g de beurre doux

1 œuf

70g de sucre glace

200g poudre d'amande

Une poignée d'amandes effilées

10 bâtons de rhubarbe

une pincée de sel



- Tamiser la farine avec le sucre en y adjoignant le sel.
- Incorporer l'œuf et le beurre ramolli.
- Étaler la pâte dans le moule, et la recouvrir d'une bonne couche de sucre et de poudre d'amandes.
- Y placer les bâtons de rhubarbe préalablement découpés en dés, en y ajoutant une ou deux poignées d'amandes effilées.

LES ÉVÉNEMENTS

Visite de parcs d'exception en région parisienne, 15 avril

Par Marie-Laure Heuzey et Valérie Bédos

C'est sous un soleil radieux que, comme Chateaubriand qui voulait s'éloigner de Paris en venant dans sa maison de Châtenay-Malabry, nous fuyons la capitale pour découvrir le domaine départemental de La Vallée aux Loups. Après un sympathique passage au salon de thé niché à l'entrée du parc, nous visitons la **maison de Chateaubriand** qui abrite en ce moment une jolie exposition " Portraits de l'époque romantique ".

Le superbe escalier à double branche – sans doute celui d'un bateau – ainsi que les degrés de pierre disparaissant sous les pots de fleurs attirent notre attention. Nous entrouvrons les volets intérieurs, la vue sur le parc est superbe. Chateaubriand voulait pérenniser ses voyages par les jardins qu'il créait ; à les apercevoir ainsi par la fenêtre, ils nous font déjà rêver.



« Je les connais tous par leurs noms, comme mes enfants, écrivait Chateaubriand de ses arbres : c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre » (Mémoires d'Outre-tombe)

Certains grimpent jusqu'à la tour Velléda, un pavillon isolé, entouré d'arbres, où Chateaubriand écrivait au milieu de ses livres et de ses souvenirs.

Nous partons ensuite vers le **domaine départemental de La Vallée aux Loups**, parc labellisé écologique où prime une politique qui favorise la biodiversité. On y tond le moins possible et on recueille la tonte pour dresser des meules d'herbe sèche, qui abritent plus tard les hérissons et autres petits animaux. Nous sommes nombreux à trouver le tableau ravissant ; il évoque les meules d'autrefois dans la campagne.

Cette propriété a été achetée en 1890 par Louis-Gustave Croux, pépiniériste, qui avait trouvé un endroit idéal pour constituer un arboretum avec les végétaux les plus intéressants qu'il cultivait en parallèle dans sa pépinière. Ces arbres sont aujourd'hui centenaires, et forment une magnifique collection. Un patrimoine paysager et horticole unique, racheté par le département des Hauts-de-Seine en 1986.

L'arboretum compte plus de 2500 végétaux représentant environ 500 espèces différentes, dont 165 types d'arbres.

Nous découvrons des arbres majestueux, très anciens : un CÈDRE DU LIBAN de 1730, un PLATANÉ D'ORIENT, un TAXODIUM qui fait ses excroissances dans l'eau, un PONCIRUS TRIFOLIATA, petit citronnier épineux.



D'autres encore : un PIN AMÉRICAIN dont les épines dégagent une odeur de mandarine, un SEQUOIA DENDRON (qui a une écorce souple "de boxeur"... on s'y cogne sans se faire mal), des FAGUS... un AMELANCHIER DU CANADA, un CHÊNE CHEVELU PANACHÉ...

Au domaine de La Vallée aux Loups on laisse le lierre et la glycine grimper dans les arbres, les herbes hautes... et certains d'entre nous se demandent pourquoi nous travaillons tant dans nos jardins à faire place nette, alors que la tendance écologique est de les y laisser et que le résultat est vraiment tout à fait réussi !

À mi-parcours, nous voici tous arrêtés à l'abri sous un CÈDRE PLEUREUR DE L'ATLAS, arbre d'un intérêt international. Ses longues branches, les " charpentières " soutenues par des étais, forment un abri d'une surface de 680 m² - vraiment impressionnant !

Nous nous dirigeons ensuite vers un TAXODIUM, dont les racines développent de curieuses excroissances aériennes (les pneumatophores) à la fonction probablement respiratoire – une vraie curiosité !

Notre conférencière fait un aparté : comment s'appellent ces petites fleurs jaunes qui envahissent nos jardins ? la FICAIRE... car sa feuille a la forme du foie. Nous rencontrons un curieux GINKGO, aux branches comme des palissades, qui a poussé ainsi sans la moindre intervention de l'homme. Pour finir notre balade enchantée, nous voyons le CHÊNE A FEUILLES DE MYRSINE qui, lors de sa naissance il y a 120 ans, était si rare...



Pneumatophores

Notre visite touche à sa fin. Le domaine a obtenu le label Eve®. L'organisme international de contrôle et de certification ECOCERT a réalisé en avril dernier son audit de deuxième année portant sur la labellisation Eve® (Espace vert écologique). C'est l'équivalent du label AB (Agriculture Biologique) pour les productions agricoles. Cet arboretum si proche de Paris est endroit très fascinant, qui gagne à être vu aux différents moments de l'année. L'automne y est particulièrement remarquable et coloré...

À quelques kilomètres de là, à Verrières-le-Buisson, nous avons rendez-vous avec Nathalie et Laurence de Vilmorin pour visiter **le parc et l'arboretum des Vilmorin**.

L'année 2015 est l'occasion de fêter le bicentenaire de l'installation de la famille Vilmorin dans un lieu devenu mythique. Ce parc muré d'un peu plus de 4 hectares a été choisi pour la qualité de sa terre en Essonne, et pour l'abondante présence de l'eau. Il a toujours joué le rôle de laboratoire botanique expérimental. Un lieu tout imprégné de la présence de Louise de Vilmorin, lyrique quand elle parlait de son Verrières.

La visite commence, guidée par nos charmantes hôtes. Dans ce parc remarquablement entretenu et très vivant, les nouvelles plantations côtoient les anciennes – les tentatives d'acclimatation continuent !

Nous croisons de magnifiques individus : un Cèdre de Chypre de 1870 dont c'est ici la première acclimatation, des rhododendrons rapportés des contreforts de l'Himalaya par des missionnaires, un Pinus Bengiana (à l'écorce argentée) plus beau dans son pays d'adoption que dans son pays d'origine (Chine), un Orme chinois magnifique, un Pin d'Algérie planté par Philippe André de Vilmorin au tout début de l'arboretum, un exceptionnel Parrotia Persica (l'Arbre de fer) aux formes torturées, un Cèdre de Chine géant, un Pterocaria (magnifique noyer), un Diospyros Lotus (ou plaqueminier) à l'écorce épaisse et spectaculaire...

Parmi les plantations plus récentes : un Davidia involucrata ou arbre aux mouchoirs (40 ans quand même) ; toute une collection de plantes méditerranéennes ; des collections de philadelphus, de deutzias, de fusains.

Sur une pelouse, un banc, un cerisier : là repose Louise de Vilmorin selon son désir. Le banc est marqué de son initiale majestueuse et de sa devise "Au secours !", avec un trèfle à quatre feuilles qui rappelle ses quatre frères.

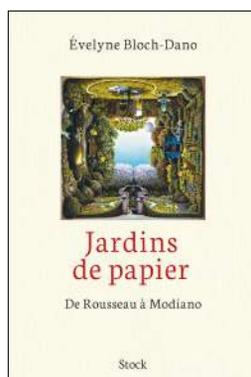
Un peu plus loin, une rocaille créée par Henri de Vilmorin ; une plantation d'azalées est en cours pour lui donner un peu de couleur !

Près de la maison, une glycine spectaculaire court sur de hauts arceaux de fer – bientôt fleurie... Et des jardins plus intimes où les actuels propriétaires exercent leur art du jardin avec beaucoup de talent. Magnifique moment sous un soleil ravissant, qui se termine avec un thé bienvenu. Quel délicieux accueil !



PUBLICATIONS

BLOCH-DANO, Evelyne, *Jardins de papier : de Rousseau à Modiano*, éditions Stock, avril 2015, 256 pages, 19,50 €



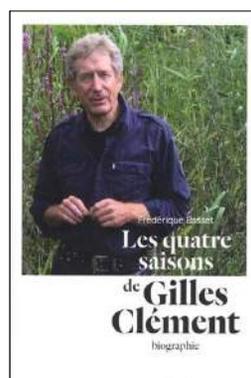
Jardins de papier ou rêves de jardins ? Déjà exploratrice des légumes oubliés, Evelyne Bloch-Dano passe ici du potager au jardin dans la vie ou l'oeuvre de grands prosateurs. Après une promenade historique du paradis de la Bible aux parcs à l'anglaise, elle montre comment, dans les romans, le jardin est le reflet de l'âme, le travail qui rend meilleur, le repos mérité, la nostalgie de l'enfance, le rêve d'un monde idéal.

TANON, Pauline, *Les secrets des jardins*, La librairie Vuibert, avril 2015, 256 pages, 19,90 €



Sait-on que Louis XIV maniait la serpette dans son potager au pied du château de Versailles ? Que Charles Darwin collectionnait dans son jardin du Kent des orchidées dont l'observation a nourri ses recherches ? Léon Tolstoï, quant à lui, travaillait aux champs, en tenue de moujik, avec ses anciens serfs. Dans un parcours sensible et plein de délicatesse, Pauline Tanon nous fait découvrir les jardins secrets de ces singuliers amoureux de la nature, et de bien d'autres.

BASSET, Frédérique, *Les quatre saisons de Gilles Clément : itinéraire d'un jardinier*, éditions Rue de l'Echiquier, octobre 2014, 184 pages, 15 €



Pour écrire cette première biographie consacrée au parcours et à l'oeuvre du paysagiste Gilles Clément, inventeur des concepts de « Jardin en mouvement », « Jardin planétaire » et « Tiers-paysage », Frédérique Basset a emprunté le rythme de la nature : en quatre saisons, l'auteure fait le récit sensible d'une vie, éclairant d'un jour nouveau les choix et les valeurs d'un homme, dans un style enlevé et poétique.

MARIE, Stéphane, SAUTOT, Dany, *Le jardin selon Stéphane Marie*, éditions du Chêne, janvier 2015, 512 pages, 29,99 €



« Toutes les techniques et les fiches des plantes pour réussir votre jardin »

Cet ouvrage rassemble tout ce que les jardiniers ont besoin de savoir sur leur jardin. Retrouvez toutes les techniques pour reconnaître et apprivoiser son espace et les fiches détaillées de plus de 230 plantes classées selon le territoire auquel elles appartiennent. Et toujours avec les très belles photos du jardin

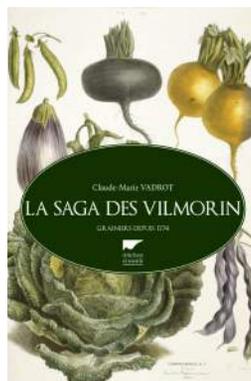
télégénique de Stéphane Marie.

CERIC, Teodor, *Jardins en temps de guerre*, traduit du serbo-croate par Marco MARTELLA, éditions Actes Sud, octobre 2014, 16 €



En 1992, lorsque la guerre éclate en Bosnie, l'étudiant poète Teodor Ceric quitte Sarajevo. Pendant sept ans, il voyage à travers l'Europe, et au fil de son exil, il découvre des jardins souvent méconnus, nés des rêves de leurs singuliers créateurs. Du jardin de Beckett, en Seine-et-Marne, au parc paysager de Painshill, près de Londres, Ceric raconte ces lieux et en révèle la dimension poétique et existentielle.

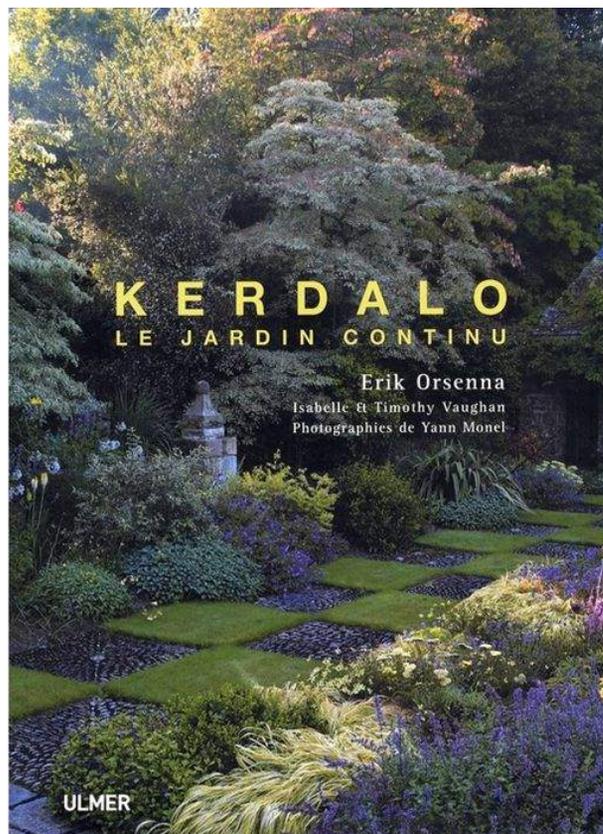
VADROT, Claude-Marie, "La saga des Vilmorin, grainiers depuis 1774", éditions Delachaux et Niestlé, 23 octobre 2014, 192 pages, 18 €



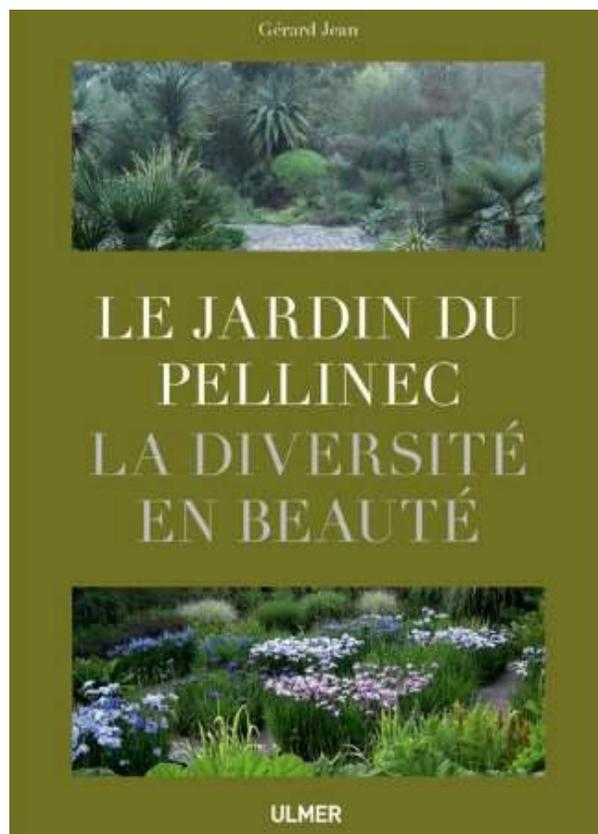
L'histoire pleine de rebondissements d'une famille qui, depuis deux siècles, a marqué tout aussi bien la politique et la littérature que la botanique ou l'horticulture. Jean-Baptiste de Vilmorin est le dernier des aventuriers des plantes issu d'une longue lignée initiée au XVIIIe siècle par Philippe-Victoire Lévêque de Vilmorin venu à cheval de sa Lorraine pour apprendre les plantes, la nature et la médecine avant de se lancer avec succès dans le commerce des semences.

Pour préparer le voyage en Bretagne...

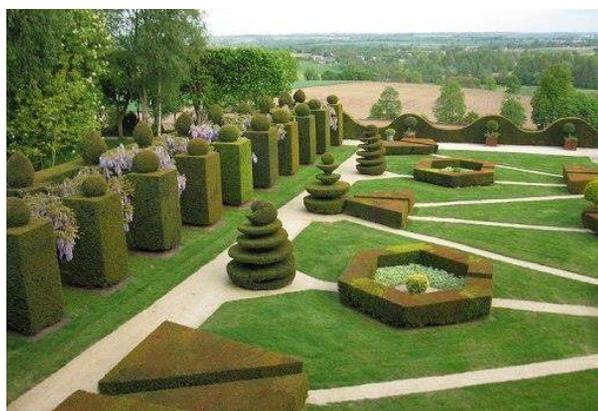
MONEL, Yann, ORSENNA Erik, VAUGHAN, Isabelle et Timothy, *Kerdalo. Le jardin continu*, éditions Ulmer, 2007, 150 illustrations, 176 pages, 101 €



JEAN, Gérard, *Le jardin du Pelinec. La diversité en beauté*, éditions Ulmer, 2013, 200 illustrations, 192 pages, 32 €



MONEL, Yann, NIERMANS, Marianne, *La Ballue*, éditions P.H. Verlhac, 150 photos, 144 pages, 33,50 €



LES ÉVÉNEMENTS À VENIR

Pour l'UPJBN

Du 21 au 23 mai : Jardins de Bretagne

Du 9 au 12 juin : Voyage en Grande-Bretagne (région des lacs et sud de l'Écosse)

27 juin : Jardins du Havre

20 août : Jardins de la Côte de Grâce

Du 15 au 17 septembre : Voyage dans la région d'Oxford

Du 25 au 28 septembre : Voyage dans les Pyrénées organisé par la Fondation des Parcs et Jardins de France

D'autres activités sont actuellement en projet.

Les actualités de l'Institut Européen des Jardins et Paysages

Les conférences (16h30 au château de Bénouville):

Samedi 30 mai :

- *Les jardins de Paris au siècle des Lumières, espaces de sociabilités* par Jan Synowiecki, doctorant contractuel à l'EHESS, agrégé d'histoire.

- *Les jardins de Liancourt*, par Jean-Louis Bernard, ingénieur de recherches à l'INRAP.

Samedi 13 juin :

- *Le parc néo-classique et romantique du palais de Compiègne* par Emmanuel Starcky, Directeur des musées nationaux du domaine des châteaux de Compiègne et Blérancourt.

- *Le Jardin La Boulaye à Belle-Île-en-Mer* par Véronique de Laboulaye, propriétaire du jardin.

Samedi 4 juillet :

- Frédéric Ogée, professeur à l'UFR d'études anglophones de l'Université Paris Diderot (*sujet à venir*)

- *Les parcs et jardins allemands au siècle de Goethe*, par Eryck de Rubercy, essayiste, critique littéraire, traducteur d'écrivains et poètes allemands.

Samedi 8 août :

- *Russell Page et ses jardins en Normandie* par Eric Haskell, professeur d'études françaises au Scripps College, Californie

Exposition du 17 juin au 27 septembre :

« Un homme, des paysages. Samuel Craquelin en Normandie »

L'exposition a pour ambition de faire connaître au grand public le métier de paysagiste, souvent confondu avec celui de jardinier ou de pépiniériste. Il s'agit d'appréhender ses difficultés et les différentes étapes de réalisation d'un projet.

Cette prise de conscience et cette reconnaissance sont abordées à travers les trente années d'expérience de Samuel Craquelin, installé en Haute-Normandie.

Ouvert tous les jours, sauf le mardi, de 14h à 18h. Entrée gratuite. Château de Bénouville (14).

En marge de l'exposition, Samuel Craquelin donnera une conférence exceptionnelle le samedi 18 juillet.

Renseignements au 02 31 53 20 12 - contact@iejp.eu
www.europeangardens.eu

Ailleurs en Basse-Normandie

20 mai : Brocante jardin au profit de la sauvegarde du Patrimoine de Saint Germain de Livet (14).

Renseignements au 02 31 32 01 18

5 au 7 juin : Rendez-vous aux jardins. 90 jardins participants en Basse-Normandie.
rendezvousauxjardins.culturecommunication.gouv.fr

6 et 7 juin : Fête des plantes et des arts du jardin à Bagnoles de l'Orne (61).

<https://entrevilleetjardin.wordpress.com/>

13 juin : Un jardin m'était conté : visite surprise d'un jardin à Cabourg (14). Retrouvez l'agenda 2015 des Samedis du jardin sur www.cabourg.net

Renseignements au 02 31 91 21 55

20 juin : Atelier taille et entretien des arbustes et vivaces à floraison printanière aux pépinières des Hunière à Honfleur (14).

Renseignements au 02 31 89 25 25 ou par email à info@passionnementjardin.fr

23 au 27 juin : Florilège du jardin de Brécy au château d'Outrelaise (14) - Atelier de peinture botanique animée par Catherine Watters.

www.peinturebotanique.com

4 et 5 juillet : Exposition et vente - Rencontre avec une pépinière « Vivaces et arbres du japon » aux jardins de la Mansonnière (61)

02 33 26 73 24 - www.mansoniere.fr

15 juillet au 30 septembre : festival des jardins et du dahlia à Coutances (50)

<http://www.coutances.educagri.fr/>

Et jusqu'au 11 novembre : « Les saisons du jardin François » - Exposition de 18 photos de Georges Lévêque représentant le Jardin François (61) au fil des saisons.

Et... à partir de 2015 les journées des Plantes de Courson s'installent à Chantilly.

Printemps : 15, 16 et 17 mai - Automne : 16, 17 et 18 octobre

www.domainedechantilly.com





Rédacteur en chef : Jean-Antoine Thimon
avec la collaboration éditoriale de Valérie Bédos.

Auteurs : Didier Wirth, Colette Sainte Beuve, Eric Lenoir, Olivier Johanet, Sabine Dunais,
Walid Akkad, Guillaume Pellerin, Marie-Laure Heuzey, Delphine Guioc, Valérie Bédos.

Photos : Jean-Louis Mennesson, Sabine Dunais, Véronique Berthet.

Maquette : Delphine Guioc

Union des Parcs et Jardins de Basse-Normandie

106 route de Bretagne - 14760 Bretteville sur Odon

Tel : 02 31 15 57 35 - Fax : 02 31 53 42 88

upjbn@wanadoo.fr - www.parcsetjardins.fr